

## Les toilettes

◇ *les toilettes en tant que lieu (entre crochets, l'équivalent sémantique) :*

- 1) terminologie actuelle, postérieure aux années 1920 : *toire* トイレ, plus rarement トイレツト [angl. *toilet*] ; *kōshū toire* 公衆トイレ [angl. *public toilet*] ; *benjo* 便所 [terme générique actuel, littlt. : les lieux d'aisance ; inconvenant dans une bouche féminine] ; *resuto rūmu* レスト・ルーム [angl. *rest room*] ; *otearai* お手洗い [angl. *lavabo*] ; *senmenjo* 洗面所 [angl. *water closet* ou *wash room*] ; *keshōshitsu* 化粧室 [angl. *powder room*] ; *rabatorī* ラバトリー [angl. *lavatory*] ; etc.
  - 2) terminologie archaïque : *kawaya* 厠 [les latrines] ; *habakari* はばかり [les petits coins] ; *secchin* 雪隠 [les lieux retirés] ; *chōzuba* 手水場 [les lavabo] ; etc.
- ◇ *les toilettes en tant que sanitaire (entre crochets, l'équivalent sémantique) :* *benki* 便器 ou bien *toire* トイレ (la cuvette des toilettes) ; *benza* 便座 (la couronne des toilettes) ; *washretto* (angl. *washlet*) ; *omaru* おまる (le pot de chambre) ; etc.

Les toilettes à l'occidentale d'aujourd'hui, *yōshiki toire* 洋式トイレ, caractérisées par la cuvette haute sur laquelle on s'assied, ont été introduites au Japon au milieu du XIX<sup>e</sup> s. Elles se démocratisent après la seconde guerre mondiale, surtout à partir des années 1970. Depuis, ils coexistent avec les « toilettes traditionnelles » *washiki toire* 和式トイレ, constituées d'une ouverture au-dessus de laquelle on s'accroupit, un pied de chaque côté. Le principe du *washiki toire*, commun à toute l'Asie, est antique. Au Japon, il est identifié dès le *Kojiki* 古事記 (Chronique des temps anciens, 712) sous le nom de « *kawaya* ». Dès lors et ce, jusqu'à l'ère moderne, le terme *kawaya* demeure, dans la graphie 厠, l'appellation générique des toilettes ; aujourd'hui remplacée par *benjo* 便所. L'étymologie : « *kawa* » cours d'eau, et « *ya* » cabane, fait référence au système d'évacuation antique, identifié dès l'époque de Yayoi : les lieux retirés étaient édifiés au-dessus d'un cours d'eau, parfois dans une superstructure en bois. En somme, dès la protohistoire au plus tard, le dispositif magnifie le souci sanitaire : absence de contact avec les parties souillées ; introduction, littérale, de « l'eau courante » ; usage comme papier toilette de végétaux (feuilles, algues, etc.) voire, à partir de l'époque de Nara, de spatules en bois, *chūgi* 籌木.

À l'époque de Heian, dans les résidences aristocratiques *shinden* 神殿, les toilettes sèches sont davantage prisées par les classes fortunées. Elles consistent généralement en deux cabanes, à l'extérieur de l'*omoya* 母屋・主屋, équipées l'une d'une jarre ou d'une caisse en entonnoir (pour l'urine), l'autre, d'une « boîte à tiroir purificatrice » *shino bako* 清箱 (pour les fèces). Moins favorisée, la grande majorité de la population urbaine se soulage en plein air, parmi les terrains vagues de la cité. Avec le progrès agronomique, marqué notamment par la découverte de la notion d'engrais à l'époque de Kamakura, les déjections humaines sont recyclées pour amender les terres arables. Parce qu'elles facilitent la collecte, les « latrines videngeables », dites *kumitori benjo* 汲取便所, se répandent dans toutes les strates de la société, souvent sous la forme d'un simple seau ou d'une boîte à couvercle. Dès lors, fèces et

urines répondant à un mode d'utilisation différencié, les cabinets se composent souvent d'un urinoir et du cabinet lui-même. L'engrais humain, réputé incomparablement plus efficace que les cendres ou tout autre procédé de fumure, constitue la source principale d'engrais. Au point que, dans le dictionnaire portugais-japonais en usage à l'époque de Momoyama, à la fin du XVI<sup>e</sup> s., le terme « *koe* 肥 [engrais] » est défini par « excréments ». Dans les habitations rurales *nōka* 農家, les « latrines videngeables », édifiées souvent à l'extérieur du bâtiment d'habitation, si possible en bordure des champs à fumer, doivent être orientées vers le soleil pour accélérer la fermentation, mais protégées de la pluie pour ne pas diluer l'engrais, explique le manuel de vulgarisation du savoir agronomique publié à la fin du XVII<sup>e</sup> s., *Hyakushō denki* 百姓伝記 (Mémoires de paysans). Jusqu'à l'ère moderne, les déjections humaines sont de précieuses marchandises, que les paysans négocient en riz et en monnaie sonnante et rébuchante. À partir de l'époque d'Edo, les propriétaires de logements en ville qui en font commerce les exigent volontiers de leurs locataires en surcroît du loyer. Associé à la double récolte, l'engrais humain double le rendement des terres rizicoles. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle le *kumitori benjo* conserve une valeur symbolique majeure dans la culture nipponne, synonyme de richesse. Si l'essor des engrais chimiques à partir de l'ère Meiji voit sa disparition progressive, il a subsisté en milieu rural jusqu'aux années 1970.

Pour le bouddhisme dans son ensemble, et plus encore dans la doctrine du zen, la miction et la défécation sont considérées comme des activités de purification, qui relèvent de la pratique vers l'éveil : « Il en est du pur et de l'impur comme du sang qui du corps coule tantôt froid, tantôt chaud. Sachez que chez les bouddhas il y a un cabinet » (Dōgen 永平道元, 1200-1253). Certains textes, tel le chapitre « De la miction et de la défécation » *Daishōben shō* 大小便章 de la Règle monastique du zen, *Zen'en shingi* 禅苑清規 (1103), en codifient minutieusement la gestuelle. Ainsi, au chapitre « Purification » *Senjō* 洗淨 du *Shōbō genzō* 正法眼藏 (Le trésor de l'œil de la vraie loi ; milieu XIII<sup>e</sup> s.), le moine Dōgen décrit : « Une fois entré dans le cabinet, fermez la porte de la main gauche. Ensuite, versez un peu d'eau de la cuvette dans le trou. Posez la cuvette face au trou. Claquez les doigts trois fois, en étant debout. Alors, mettez le poing sur la hanche gauche. Remontez le pan de la robe en la roulant vers l'intérieur. Accroupissez-vous face à la porte, les pieds de chaque côté du trou. Chiez. Ne salissez pas les bords du trou. Gardez le silence. Ne parlez pas avec enjouement à travers les murs. Épargnez incantations et éclats de voix. Ne laissez pas couler la morve, ne crachez pas, ne poussez pas. Ne couvrez pas les murs de graffiti, ne dessinez pas sur le sol avec la spatule en bois [servant de papier toilette, Ndt]. [...] ». Dans les monastères, les toilettes elles-mêmes doivent se développer comme un lieu pur. Ils font partie, tout comme les bains *yokushitsu* 浴室, des édifices majeurs de l'enceinte monastique, *garan* 伽藍, à égalité avec le temple dédié au Buddha *butsuden* 仏殿 et la salle capitulaire *sōdō* 僧堂. La construction atteint parfois la monumentalité de la porte centrale du monastère, *sanmon* 山門. Le terme désignant les toilettes varie selon leur orientation dans l'espace : *tōsu* 東司 (quand situé à l'est), *seijō* 西淨 (quand situé à l'ouest), *tōsu* 登司 (quand situé au sud), *secchin* 雪隠 (quand situé au nord).

Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, à l'époque des shōgun Ashikaga, grands protecteurs du zen, la haute société entretient des toilettes d'un grand raffinement. Par exemple, chez le légendaire daimyō Takeda Shingen 武田信玄 (1521-1573), elles sont aménagées dans une grande pièce de six tatamis, parfumée de musc renouvelé trois fois par jour, où le puissant général des armées de conquête d'Oda Nobunaga 織田信長 aime lire son courrier administratif et méditer ses plans de bataille. Il n'empêche qu'au même moment, le donjon des châteaux ne dispose que de simples latrines à encorbellement qui ruissellent vers bois et rivières.

Toujours sous l'influence du bouddhisme zen, la cérémonie du thé accorde, elle aussi, une importance centrale aux toilettes. Dès le XVI<sup>e</sup> s., le daimyo Oda Urakusai 小田有楽齋 (1547-1621), frère cadet de Nobunaga, note, dans La tradition du thé selon Oda Uraku *Kissa shoku-u-den* 喫茶織有伝 : « Le fondement de la cérémonie du thé est l'art de recevoir des invités ». Y fait écho le célèbre mot de son contemporain, Sen no Rikyū 千利休 (1522-1591), codificateur de l'étiquette du rituel : « [Dans l'art de la cérémonie du thé] le maître de maison a trois devoirs envers ses hôtes : le boire, le manger et les toilettes ». En d'autres termes, l'esprit de la cérémonie du thé doit se refléter dans l'apparence des toilettes du jardin *rōji* 路地 : avant la cérémonie, le maître doit les nettoyer avec un soin tout spécial et les agrémenter de manière à ce qu'elles témoignent de son tact et de son caractère d'homme de goût envers ses invités. Les toilettes se visitent au même titre que le jardin lui-même : c'est ce qu'on appelle le *secchin haiken* 雪隠拜見. Selon le principe que bien recevoir commence par montrer que les lieux, synonymes de saleté, sont délicats et soignés. Les précis d'art du thé en définissent minutieusement chaque élément constructif.

Urinoirs et cuvettes traditionnels à assise accroupie (*wafū shagami shiki benki* 和風しゃがみ式便器) sont façonnés en bois jusqu'à l'ère moderne. Sous Meiji, à partir de 1912, commence la fabrication de sanitaires traditionnels en porcelaine émaillée ; souvent richement décorée. Grâce à l'installation d'égouts modernes en brique et céramique à partir de 1884, et à l'apparition d'industriels porcelainiers tournés vers l'innovation technique tels TOTO (*TOTO eisei tōki* TOTO 衛生陶器, 1917), les toilettes traditionnelles à l'eau courante *wafū shagami shiki suisen benki* 和風しゃがみ式水洗便器 voient le jour en 1917. Si, dans les chemins de fer, dont la première ligne ouvre en 1872, les toilettes apparaissent en 1889, en ville, les premières toilettes publiques modernes naissent à Yokohama dès 1871. Elle fait suite à l'interdiction, par la municipalité de Yokohama, ville rassemblant les premiers Occidentaux installés sur le sol japonais, sur l'intervention de ces derniers, de la pratique de la miction et de la défécation en public. La coutume était répandue en ville à l'époque d'Edo, grâce à la présence dans l'espace public de latrines *robō benjo* 路傍便所. Leur forme variait selon la ville. À Kyoto, il s'agissait d'un baquet installé aux carrefours, à disposition des passants, pour l'usage des femmes aussi bien que des hommes, relate le célèbre écrivain Kyokutei Bakin 曲亭馬琴 (1767-1848). La ville d'Osaka comptait pas moins de 1500 de ces latrines publiques en 1889. Aussi dès le XVIII<sup>e</sup> s. au plus tard, les étrangers de passage au Japon s'étonnaient de l'impeccable propreté des rues dans l'archipel.

Il n'empêche qu'à l'ère moderne les toilettes à l'occidentale (*yōshiki toire*) s'implantent difficilement. Le plus ancien modèle conservé de nos jours, propriété d'un Japonais de Meiji américanisé, remonte à l'année 1878 (résidence de Nijima Jō, Kyoto). Sous les ères Meiji et Taishō, les Occidentaux séjournant au Japon utilisent des toilettes sèches au sable *suna benki* 砂便器, en forme de chaise percée. Longtemps importée de Grande-Bretagne, ce qui en fait une rareté réservée aux étrangers et à une petite élite, la cuvette en porcelaine à l'occidentale équipée de l'eau courante acquiert un début de visibilité en 1920-1930, avec la vogue de la *modern life* américaine. Son installation systématique dans l'habitat collectif public *jūtaku kōdan* 住宅公団 à partir de 1960, puis les jeux olympiques de Tokyo en 1964 stimulent la diffusion à travers l'archipel. En 1975, le nombre de toilettes occidentales dépasse pour la première fois celui des toilettes traditionnelles, la proportion passant de 7 pour 3 en 1984. Selon les enquêtes, pour justifier ce long rejet des toilettes occidentales, la population japonaise invoquait les raisons suivantes : le contact avec la couronne est froid et anti-hygiénique ; la position assise gêne la défécation. Les fabricants de sanitaires ont tiré parti de

ces récriminations pour inventer, dans une course à l'innovation continue depuis les années 1960, les toilettes les plus modernes du monde. En 1964, TOTO importe des Etats-Unis le premier modèle de *washretto* ウォッシュレット, cuvette à jet d'eau tiède incorporé, qu'il commence à fabriquer en 1969. En 1980, TOTO sort son premier modèle original, à régulateur thermique pour l'eau, siège chauffant et « fonction bidet » (pour les femmes). Dès lors, le nom *washlet*, propriété de TOTO, désigne les divers modèles de toilettes hightech japonaises, d'une sophistication croissante. Jusqu'à l'arrivée sur le marché, en 1993, toujours chez TOTO, du fameux *Neorest* ネオレスト. Avec sa forme de galet marin, il intègre un réservoir conçu pour économiser l'eau grâce à un système de lessivage en tourbillon de la cuvette, et diverses fonctions actionnables soit par des boutons, soit par capteur : chasse d'eau automatique, ventilation désodorisante à l'ozone, surface anti-bactérienne, lunette avec détecteur de présence se relevant automatiquement, etc. Aujourd'hui, malgré la concurrence de Panasonic, INAX et NAIS, TOTO est le plus gros producteur mondial de toilettes, avec 50% des parts du marché.

Les toilettes concentrent nombre de croyances au Japon. C'est le cas de la géomancie. D'origine chinoise, la géomancie entre au Japon dès l'antiquité pour s'appliquer à la construction des bâtiments aristocratiques, puis pénétrer dans les mœurs populaires à partir de l'époque d'Edo. Dans l'habitat, son principal objet est les toilettes. Divers dangers redoutables s'associent aux toilettes sous tous les points cardinaux – à commencer par le nord-est, la direction de la « porte des démons » *kimon* 鬼門, par où les malheurs s'introduisent dans le lieu et s'abattent sur ses habitants. Ce qui détermine souvent, au final, une orientation aléatoire voire absurde de la maison, comme l'a noté l'architecte Bruno Taut dans ses écrits sur la maison japonaise. Par ailleurs, bouddhisme et shinto vénèrent une « divinité des toilettes », dont le nom varie selon la croyance et le cadre socioculturel ou géographique. Elle existe également en Chine. Dans la croyance populaire, son appellation la plus répandue est *kawaya gami* 廁神. Elle est souvent considérée comme ayant l'aspect d'une jolie femme. Associée au fort pouvoir fertilisant du produit des toilettes, elle est l'objet d'une profonde révérence, qui donne lieu à des rituels annuels dans toutes les régions de l'archipel. Dans les toilettes mêmes, on lui dresse parfois un petit hôtel, où elle est honorée par des effigies et des bandes de papier shinto *shide* 紙垂. Considérée comme « divinité de l'accouchement » dans la région d'Aomori, la coutume veut qu'on relie le chevet de la parturiente aux toilettes par une corde pour aider les accouchements difficiles. On dit aussi qu'elle formerait un couple avec le dieu du puit *ido gami* 井戸神 ou encore celui des fourneaux *kamado gami* 竈神.

### Bibliographie

- 阿木香 (他) 『日本トイレ博物誌』 INAX, 1990.
- 礪川全次 『廁と排泄の民俗学』 歴史民俗学資料叢書, 批評社, 2003.
- 山田幸一 (他) 『便所のはなし (物語・ものの建築史)』 鹿島出版会, 1986.